

# LA FEMME DETECTIVE

## Grand Roman Dramatique

### PREMIERE PARTIE

#### LA NUIT SANGLANTE

Les deux agents qui venait de conduire Cadet au poste et de l'y consigner revinrent annoncer que leur mission était accomplie.

Le commissaire leur enjoignit de rester en faction dans la cour, auprès de la voiture où se trouvait le cadavre, et de n'en laisser approcher qui que ce soit.

Lui-même, accompagné de son secrétaire, du palefrenier François et du cocher Richaud, monta chez Binet dont le logement se trouvait au premier étage.

—Je vais commencer mon procès-verbal, dit-il veuillez me faire donner un encrier et une plume.

La femme du loueur s'empressa de placer sur une table les objets demandés. Le secrétaire ouvrit une ample serviette de chagrin noir qu'il portait sous son bras ; il en tira des feuilles de papier timbré, s'assit et se tint prêt à écrire sous la dictée de son chef.

Nous laisserons ce dernier verbaliser, et nous suivrons le brigadier Fontaine, rapidement conduit par le cocher Cambon.

Malgré l'heure matinale, le commissaire aux délégations judiciaires de service était déjà dans son cabinet, classant des papiers relatifs à une affaire dont le parquet s'occupait en ce moment.

Un employé vint le prévenir qu'un brigadier de sergents de ville du quartier de La Chapelle demandait à lui parler sans retard de la part du commissaire du bureau de la rue Ordener.

—Faites entrer... répondit le commissaire aux délégations.

Le brigadier, introduit sur le champ, expliqua brièvement le motif de sa visite.

Son auditeur prêtait à ce récit une extrême attention.

—Voilà un crime singulier ! s'écria-t-il, quand Fontaine eut achevé. L'affaire sera probablement curieuse... Attendez-moi... Je vais trouver le chef de la sûreté qui arrivait en même temps que moi... je lui apprendrai ce qui se passe... Vous avez une voiture ?

—Oui, monsieur.

—A deux ou à quatre places !

—A deux places seulement.

—Occupez-vous d'en avoir une autre, car nous emmenerons certainement le chef de la sûreté, un substitut et un juge d'instruction. Le moins surchargé en ce moment est M. Paul de Gibray... Il sera certainement résigné, mais il n'arrive point à son cabinet de si grand matin et il faudra l'aller chercher chez lui... Ayez deux voitures, outre la vôtre... J'en enverrai une à M. de Gibray...

Fontaine sortit pour s'occuper de la recherche à lui confiée, tandis que le commissaire aux délégations se rendait près du chef de la sûreté et lui racontait le mystérieux événement de la rue Ernestine.

Le chef de la sûreté, dont il nous semble inutile d'écrire ici le nom bien connu, était un petit homme un peu lourd, au dos voûté, au regard fin et profond, à la figure placide et douce, qu'épanouissait presque sans cesse un sourire bienveillant.

Ses favoris offraient une teinte d'un gris argenté comme ses cheveux.

Merveilleusement habile, malgré son apparence bossue, et travailleur infatigable, il avait donné à la police de sûreté une organisation de premier ordre,

en attachant à son service des hommes bien choisis comme intelligence, comme hardiesse et comme aptitudes policières.

Personne mieux que lui ne savait débrouiller les fils de l'affaire la plus compliquée et, dans sa longue carrière, il n'avait subi qu'un bien petit nombre d'échecs.

—Un assassinat dans une voiture... dit-il de l'air le plus calme, après avoir écouté le commissaire aux délégations. C'est très curieux.

—N'est-ce pas ?

—Il doit y avoir là une énigme que le meurtrier croit avoir rendue tout à fait indéchiffrable.

—Et dont vous aurez peu de peine à trouver le mot... répliqua le commissaire aux délégations.

—Je l'espère.

On frappa doucement à la porte du cabinet.

—Entrez... dit le chef de la sûreté.

Deux hommes parurent sur le seuil et saluèrent respectueusement.

—Nous venons prendre les ordres... fit le plus âgé.

—Je suis bien aise de vous voir, Jodelet... répliqua le chef. Si vous n'étiez pas venu, je vous aurais envoyé chercher. Une affaire se présente où votre flair habituel nous sera certainement très utile.

La physionomie un peu rude de l'agent s'illumina.

—Je remercie monsieur le chef de la sûreté de la bonne opinion qu'il veut bien exprimer sur mon compte... murmura-t-il avec une émotion sincère. Je m'efforcerai de mériter de plus en plus ses éloges.

—Jodelet, vous êtes un bon serviteur... Quant à vous, Martel, vous avez sous les yeux un exemple à suivre...—Modelez-vous sur notre inspecteur, et l'avancement que je vous ai promis ne se fera pas attendre.

Le second agent eut un pâle sourire sur ses lèvres minces, et répondit d'une voix très basse :

—je ferai de mon mieux, monsieur...

—J'y compte.

Un garçon de bureau entra et dit :

—M. le juge d'instruction Paul de Gibray vient d'arriver au parquet ; il attend ces messieurs avec M. le substitut de service...

Le coupé de Binet et deux fiacres retenus par le brigadier Fontaine attendaient.

M. de Gibray fut mis au fait en quelques mots ; — on se partagea les voitures, — puis, les magistrats dans l'une, les agents et le brigadier dans les autres, partirent pour La Chapelle.

Bien loin de diminuer, la foule s'était accrue, rue Ernestine, et se livrait à des commentaires sans fin dont la plupart manquaient absolument de sens commun.

La présence du commissaire et des gardiens de la paix dans la maison du loueur, et l'arrestation du cocher Cadet, prouvaient jusqu'à l'évidence qu'un crime avait été commis.

Quel pouvait être ce crime ?

Cadet était-il le principal coupable ?

Mathurin Binet était-il complice ?

Les imaginations surexcitées s'efforçaient de résoudre ces questions, et naturellement ne pouvait y parvenir.

Les sergents de ville mis en faction près de la porte avaient beaucoup de peine à contenir le flot toujours grossissant des curieux qui se trouvaient dans la rue, gesticulant, causant et criant.

Tout à coup, un silence relatif s'établit.

On voyait trois voitures déboucher de la rue Doudeauville et se diriger grand train vers la maison du loueur.

—C'est la justice qui vient... se disait-on tout bas de bouche à oreille.

Et la foule s'écarta, laissant les voitures s'approcher de la grande porte, qui fut ouverte à deux battants pour leur permettre d'entrer dans la cour, et se referma immédiatement derrière elles.

#### VI

La foule n'avait fait qu'entrevoir les nouveaux venus et se livrait à leur sujet aux commentaires les plus fantaisistes.

—C'est le préfet de police en personne... disaient les uns.

—C'est le ministre de la justice... affirmaient les autres.

Et les commentaires allaient leur train.

A l'arrivée des voitures, le commissaire du quartier était descendu vivement de chez le loueur pour aller à la rencontre des magistrats.

Il reçut des félicitations pour la promptitude avec laquelle il avait avisé le parquet et la préfecture.

—J'ai cru devoir le faire sans perdre une minute, répondit-il, car le crime se présente dans les circonstances les plus étranges et je pense qu'il importe de mener rapidement l'enquête.

—Où se trouve la victime ? demanda le substitut.

—Venez, messieurs...

Le commissaire conduisit les magistrats jusqu'à la voiture près de laquelle veillaient deux sergents de ville.

Il ouvrit lui-même la portière.

On vit alors l'homme assassiné, dans l'attitude que nous avons décrite.

Un chapeau de feutre rond se trouvait sur la banquette à côté de lui.

—Quelqu'un a-t-il touché au cadavre ? fit le juge d'instruction.

—Non, monsieur... répliqua le commissaire. Il est dans la position où l'a trouvé le palefrenier de M. Binet quand il a ouvert la voiture pour commencer son nettoyage habituel.

—A quelle heure cette voiture est-elle entrée ?

—Il m'est impossible de répondre à cette question, M. le juge... dit le loueur.

—Comment cela ?

—C'est bien simple. Les cochers qui sont à mes gages emportent une clef de la grande porte quand ils font un service de nuit... Ils rentrent n'importe à quelle heure, dételent, mettent leur cheval à l'écurie, et s'en vont en refermant la porte... C'est l'habitude.

—Le cocher qui conduisait ce coupé est-il ici ?

—J'ai cru devoir le faire conduire au poste de la rue Doudeauville... répliqua le commissaire.